
COLETTE
Jour gris
PRÉFACE D'ANDREA SCHELLINO
Rivages poche
Petite Bibliothèque

« Jour gris », l'une des nouvelles les plus aimées de Colette, montre un esprit dont les intermittences des « passions rivales » investissent le paysage marin, en le rendant insupportable. La romancière invite néanmoins son aimée à courir « vers la fin dorée de ce jour gris », pour cueillir « sur la grève les fleurs de son pays apportées par la vague ». Dans ce récit se manifeste la présence, plus ou moins énigmatique, de la figure féminine – maternelle et nourricière, trompeuse et illusoire. Les quatre contes ici réunis, en partie inspirés par Mathilde de Morny, dite Missy, ont été recueillis dans *Les Vrilles de la vigne*, qui inaugure, chez Colette, une nouvelle liberté de style et de mœurs.

Collection dirigée par Lidia Breda

COLETTE
AUX ÉDITIONS RIVAGES

Le Fanal bleu
La Naissance du jour

Colette

Jour gris et autres récits

Préface d'Andrea Schellino

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

Couverture : Pierre Bonnard, Ciel orageux sur Cannes (1945) © Christie's Images / Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2025
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6697-2

PRÉFACE

De mai 1905 à janvier 1906 paraît dans *Le Mercure musical*, sous le titre *Les Vrilles de la vigne*, une série de six articles signés par Colette Willy[1]. La romancière de trente-deux ans n'a alors publié sous son nom qu'un seul ouvrage, *Dialogues de bêtes* (1904 et 1905). Après avoir pris des leçons de pantomime, elle fait ses débuts publics d'actrice au théâtre des Mathurins, en février 1906, en interprétant le rôle du Petit Faune dans *Le Désir,*

la Chimère et l'Amour de Francis de Croisset et Jean Nouguès.

Le texte liminaire de la série, intitulé « Les Vrilles de la vigne » comme l'ensemble, établit poétiquement un « programme de vie » et annonce même une *vita nuova*[2], au moment où Colette se promet une liberté de style et de mœurs. L'histoire naturelle insuffle ce court récit[3], que le manuscrit présente comme un « vrai conte de Noël », un « conte réconfortant » dépourvu néanmoins de « neige », d'« Enfant Dieu » et de « gel scintillant et bleu[4] ». À leur place, un rossignol solitaire compose une « légende[5] » par son chant, d'abord absent : « Autrefois, lit-on au début, le rossignol ne chantait pas la nuit[6]. »

Les oiseaux, dans le riche bestiaire de Colette, restent la plupart du temps hors de portée, désancrés de la terre et de ses conditions. Ce

sont des étrangers[7]. Mais le rossignol des « Vrilles de la vigne » devient un répondant allégorique de la narratrice lorsque les filaments végétaux l'emprisonnent, lui apprenant à adresser son chant, à la faveur de la nuit, à l'« astre voluptueux et morose » qui en est le souverain :

> « Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes…
>
> Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille peines,

et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient[8]. »

À l'instar du rossignol, la romancière, délivrée du joug qui paralysait sa chair, semble gagner la volonté de dire – et de tout dire : « je ne crains plus les vrilles de la vigne… », conclut-elle[9]. La vigne et le vin, écrira plus tard l'autrice de *Prisons et Paradis*, sont « de grands mystères » qui nous rapprochent du sens de la terre et nous permettent d'en goûter la saveur[10]. La « vigne amère », redoutable par ses vrilles « cassantes » et « tenaces », transpose l'impasse existentielle et conjugale de Colette qui se lit dans d'autres textes de l'époque et qui la conduira, en novembre 1906, à se séparer de Willy.

Dans l'imaginaire de Colette, les vrilles de la vigne évoquent